

Intervention lors de la *Rencontre avec Bernard Noël*
Forcalquier, 10 juillet 2011

Pour commencer, je voudrais dire que je considère Bernard Noël non comme un père mais comme un frère ; plus précisément comme un frère cadet car bien souvent plus actif que moi...

Possibilité m'est donnée de dire ma dette immense donc ma forte reconnaissance envers celui qui n'a jamais cessé, depuis que nous nous connaissons (je dirais approximativement vers 1975), de m'encourager et de me porter dans les domaines qui furent les miens : je veux parler de l'écriture, de l'édition, des rencontres, lectures, expositions puis du travail de galeriste.

Préparant cette manifestation, je me suis replongé dans la lecture de notre correspondance et vais vous livrer une des premières lettres que Bernard m'a adressée en décembre 1978. J'étais alors un jeune poète de 23 ans qui avait très peu écrit, n'avait rien publié mais s'imaginait déjà chez Gallimard ou Flammarion avec son premier manuscrit d'une trentaine de pages envoyé par la poste... Je l'avais donc fait parvenir à Bernard Noël qui dirigeait alors la collection « Textes » chez Flammarion ; il me répondit mais la lettre ne me parvint pas. Le relançant, il m'en adressa une nouvelle ; voici un passage de ce qu'il m'écrivit :

... N'avez-vous rien reçu de moi au sujet de votre manuscrit ? Je ne sais plus exactement ce que je vous disais, mais j'ai le souvenir de textes très vifs, dérangeants, et qui n'avaient contre eux (absurdement) que de former un bien mince volume. J'espérais un ensemble plus vaste...

Une telle réponse me fit un effet détonnant ! Si le grand Bernard Noël disait que le seul défaut de mon manuscrit était d'être trop court, c'est que je devais écrire et écrire encore !!! Ce que je fis un certain temps, jusqu'à m'apercevoir que bien d'autres poètes valaient beaucoup mieux que mes propres textes et que certains n'avaient pas ou plus de maison d'édition.

Je cherchais donc à devenir éditeur... De par ma profession, j'avais dans ma classe une petite presse typographique Freinet et j'imprimai à l'école après l'étude du soir la première plaquette intitulée *Leçon* (Éditions Tutti Frutti). Il s'agissait d'un extrait de l'entretien entre deux petites maisons d'édition, *Orange Export Ltd* d'Emmanuel Hocquard et *Banana Split* de Liliane Giraudon et Jean-Jacques Viton. En voici l'intégralité :

Banana Split : *Compte tenu de la plupart des auteurs que vous publiez, ne craignez-vous pas que l'on vous désigne comme « fabricant de blancs » et ne pourrait-on pas ainsi imaginer le label « Orange Export Ltd, l'éditeur qui publie le moins de mots par page ! »*

Orange Export Ltd : *Quand Paul Klee, qui était installé à Berne depuis longtemps, demanda la nationalité helvétique, les autorités fédérales la lui refusèrent sous prétexte qu'il avait peint un paysage alpestre avec une seule vache, et que cela portait préjudice à l'image de l'élevage suisse.*

J'adressai alors cette plaquette à Bernard Noël en lui demandant si je pouvais imprimer sept de ses poèmes parus dans *La Revue de Belles-Lettres*, intitulés *Notes de Bagdala*, non repris en volume.

Voici le début de sa réponse du 11 juillet 1980 :

... Je ris chaque fois que je rouvre Leçon, et son encre est parfait. Nous sommes allés à Montpellier et à Sainte-Croix (c'est à côté), mais nous n'avons pu, ensuite, pousser jusqu'en Provence. J'aurais voulu vous donner le livre avec quinze lithos de Voss ; j'hésite à l'envoyer depuis des mois. J'avais oublié ces poèmes de La Revue de Belles-Lettres ; ce doit être une première version du Livre de Coline ou des Notes de Bagdala, je ne sais plus. Ils ne doivent pas être fameux d'après le premier vers que vous citez. Je vous donne volontiers ces sept poèmes, mais je suis prêt à en écrire exprès pour votre presse...

Si le grand Bernard Noël me disait qu'il était prêt à écrire spécialement pour ma petite presse bancale de 20 cm, j'allais devenir éditeur, un vrai ! Je me mis alors à la recherche de matériel typographique complet que je finis par rassembler en 1981 avec l'acquisition d'une imposante presse Phénix, marbres et meubles, garnitures et lingotier, coupoir, galée, composteur, typomètre et casses de caractères. Je fis le tour des Moulins à papier : Richard de Bas, Moulin de Larroque et Puymoyen et achetai des rames et des rames de papier Chiffon.

Il ne restait plus qu'à faire tourner la machine... Le premier livre, tiré à 59 exemplaires, tous offerts, parut fin 81. Il s'agissait d'une courte suite de poèmes de Jean-Louis Giovannoni qui n'avait publié qu'un seul livre en 1974 (*Garder le mort*) et avait cessé d'écrire n'ayant pas d'éditeur. Ce fut le début des éditions Unes.

L'année suivante, Bernard me donna *Fable pour cacher* qui devint un véritable livre avec son format, son dos et ses 32 pages cousues collées à la main. Un livre entièrement peint par Serge Plagnol dans son édition de tête.

Puis ce fut *L'air est les yeux* accompagné de cette lettre du 28 août 1983 :

... Trop de travail, comme je te le disais, le « trop » étant lié à l'urgence, mais peut-être ne puis-je travailler que débordé, parce que ça ne laisse pas la place au doute. Le sens naît de l'emportement, comme l'amour est lié au désir. Je me demande quelle circulation mentale double la circulation organique – ou plutôt si cette circulation mentale n'est pas un double très subtil de l'autre. J'ai fait une expérience assez radicale en découvrant l'espace unifié de Matisse ; une autre en vivant le regard ouvert du corps érotique et le regard fermé du corps d'amour. Renversement du volume visuel. Il me faudrait en dire plus,

mais j'ai essayé dans le livre pour Herscher. D'accord pour 33 exemplaires de L'air est les yeux, dans la pensée du moment dont ces mots vinrent habiter pleinement le creux. Penses-tu à une encre originale de Franta reproduite - ou à une encre originale dans chaque exemplaire ? J'ai besoin de corriger la deuxième page ainsi :

la nuit en plein jour
les yeux partis loin

la tête à l'envers

et plus bas que tout
le ciel sous les pieds

la page 3 :

tout à coup
trop de voix dans la main

la main aérée

et moi l'embrumé
me voilà hors je

la page 4 :

alors couché là
le blanc de soi-même
et là-haut debout

et soi de soi
l'ombre

Je pensais ne corriger que le 2, mais la réflexion a entraîné la suite, en reproduisant la situation. Il s'agit d'être précis, non ? Précis quant à l'état. Si la poésie est bien parfois l'empreinte d'un certain état physique, qui veut s'imaginer - ou s'imager ? Alors la page serait le miroir où l'on cherche à cerner la projection. Un miroir sans reflet. Le contraire d'une machine narcissique.

Je vais débiter à Royaumont. Pas encore trouvé de logement dans les parages. Or j'en ai besoin, besoin d'être seul. Comme d'un exercice musculaire.

Je ferai ta lettre verticale dès que je serai dans un lieu, je vais demander la gravure à Voss. Il devrait aimer ce que tu écris, car, me semble-t-il, vous êtes proches par la saisie des choses avec un humour qui est un coup d'aile dans les yeux...

Vint alors l'autodiffusion des ouvrages en librairie en province et à Paris avec l'énorme valise remplie de Unes... Je logeais à Belleville chez Colette Deblé et Bernard Noël pour

effectuer ces tournées de libraire durant mes vacances d'instituteur... Rendez-vous était pris chaque année, dans le partage, l'amitié, les projets.

Nous sommes à présent au début des années 2000, deux cent cinquante titres ont paru aux éditions Unes mais un incendie vient ravager l'entrepôt de stockage de notre distributeur.

Vingt-cinq mille livres brûlés sans assurance et la fin de l'aventure...

Avec Stéphanie Ferrat, nous nous tournons vers une galerie d'art contemporain, la galerie Remarque, dans le désormais célèbre village varois de Trans-en-Provence, à côté d'une charmante petite rivière que Bernard avait décrite ainsi dans une lettre :

... Je pense à la manière qu'avait ce soir-là le torrent d'envoyer son souffle au-dessus du pont, le cœur voudrait faire pareil et empanacher de son haleine tous ces mots...

La galerie organisa une soixantaine d'expositions, dont plusieurs itinérantes, accompagnées de lectures et d'une quarantaine de publications. Bernard fut également présent dès le départ pour nous soutenir et nous encourager. On y fêta ensemble son 70e anniversaire, entouré de quatre-vingt-dix œuvres d'artistes, compagnons de parcours. Deux cents amis étaient au rendez-vous. À cette occasion parut une *Lettre verticale* écrite par Claude Ollier dédiée à Bernard Noël dont voici les premiers mots avec son nom en acrostiche :

*bernard
l'oeil dicte
et cette voix en un lieu controversé du corps
regain de vie du sens
narguant les rhétoriques
affûtant le tranchant d'un
renouveau automatique
de l'entour*

*naissance au poème et récit des sons que capte ton
oreille épiant le flux
en pléthorique débit de
langage et lustre de tournures*

La galerie prit son rythme d'expositions, de lectures et de publications, dont six avec Bernard.

Puis ce furent les inondations varoises de juin 2010 et la charmante petite rivière mit un terme à nos activités de galeristes.

Pour conclure, je voudrais dire que maintenant, lorsqu'on se rencontre avec Bernard, la proximité n'en est que plus attentive car nous parlons des légumes du jardin, de la recette de la confiture de gratte-culs, de TOUT, de rien. La charpente de toutes nos rencontres constituée de trente-cinq ans d'amitié et de vingt-neuf publications fait de notre passé un présent lumineux. Merci Bernard.

Jean-Pierre Sintive

Cette intervention a été publiée en 2013 dans *Bernard Noël, geste du peintre, geste du poète*
© Artgo & Cie, Au Coin de la rue de l'Enfer